Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 5 (1962)

Heft: 3

Nachruf: Témoignages sur Charles Biermann

Autor: Milojevi, B. Ž. / Meylan, R. / Paillard, E.-L.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TÉMOIGNAGES SUR CHARLES BIERMANN

Nous réunissons ici quelques témoignages émanant d'un collègue yougoslave, M. le professeur B. Ž. Milojević, et d'anciens étudiants du maître vaudois, MM. R. Meylan, E.-L. Paillard et H. Rebeaud. (H. O.)

A LA MÉMOIRE DE CHARLES BIERMANN

J'ai eu l'occasion de passer le semestre d'hiver de l'année scolaire 1918-1919 à Lausanne, travaillant à la Bibliothèque universitaire à la rédaction de notes prises derrière le front de Salonique, durant la première guerre mondiale, et concernant la géographie humaine et économique de la Macédoine méridionale. Le manuscrit d'alors, complété et élaboré sous sa forme définitive, m'a servi comme thèse, en 1920, pour l'examen de doctorat à l'Université de Belgrade.

Séjournant à Lausanne, je suivais les cours de M. Maurice Lugeon sur la géologie générale, et ceux de M. Charles Biermann sur la géographie économique. Pour un nombre restreint d'étudiants s'intéressant plus particulièrement à la géographie, M. Biermann avait organisé des exercices spéciaux. M. Biermann était dans ses cours clair et précis et, dans les exercices, faisait remarquer aux participants les caractères essentiels des paysages et les liens qui les unissaient. Après les exercices, M. Biermann poursuivait dans des conversations privées la discussion de questions de méthode.

Ce maître excellent était un homme modeste, jouissant de l'estime générale de ses collègues dans les congrès géographiques internationaux. C'est ainsi qu'il a été appelé à présider la section de biogéographie au congrès de Cambridge (Royaume-Uni), en 1928, à celle de la section de géographie humaine au congrès d'Amsterdam, en

1938. Pendant la séance de cette section, l'atmosphère s'est tendue, à un moment donné, pour des raisons politiques. M. Biermann est alors intervenu et par ces simples mots : « Nous sommes un congrès scientifique et rien que cela », il a restauré le calme nécessaire à une discussion objective. Il a su, dans cette circonstance, mériter l'éloge général des participants, et l'un d'eux, M. Daniel Faucher, l'a qualifié publiquement de « président rêvé ».

M. Biermann s'intéressait vivement à la géographie de la Yougoslavie. Il a pris part à l'excursion interuniversitaire française dans ce pays, du 18 septembre au 3 octobre 1929, et a eu l'occasion de voir de plus près le littoral dalmate, les régions karstiques et les paysages caractéristiques de la Bosnie, de la Macédoine, de la Serbie.

M. Biermann a fait l'honneur au soussigné de lui donner la possibilité de publier dans le *Bulletin* de la Société neuchâteloise de géographie trois articles : l'île de Vrgada (1925, pp. 27-33), les environs des mers de Novigrad et de Karin (1927, pp. 39-52), la Bjelašnica (1935, pp. 74-85). Il a ainsi contribué, pour sa part, à faire connaître la Yougoslavie aux géographes.

Maintenant que je sais que M. Charles Biermann n'est plus parmi les vivants, ses qualités ont encore grandi dans ma pensée et m'inspirent les sentiments de l'estime et de l'admiration.

Borivoje Ž. MILOJEVIĆ
ancien professeur à l'Université de Belgrade

Né à Lausanne, de père allemand, de mère vaudoise, Charles Biermann a voué à sa terre natale ses études géographiques les plus importantes. La dernière page de son *Jorat* donne une excellente idée de sa manière d'interpréter les faits géographiques. (R. M.)

LE JORAT [1]

Plateaux supérieurs de la mollasse tertiaire vaudoise, étagés en gradins horizontaux par un agent probablement glaciaire, recouverts de dépôts morainiques, coupés de profonds ravins torrentiels qui laissent à peu près intact l'aspect tabulaire ; ciel âpre, venteux, humide, neigeux ; sombres forêts de sapins, jadis désert, aujourd'hui source de richesse relative ; peuplement clairsemé, en essarts, écarts et hameaux gagnés sur la forêt primitive ; agriculture pauvre, restreinte de plus en plus à la production du lait ; puis traversée de cette région sauvage par une route de première classe qui y a introduit un élément étranger ; pôle répulsif, Massif central au petit pied, dont la nature n'a cependant pas voulu l'isolement total, pays fermé où elle a indiqué une porte, n'y a-t-il pas là lieu à une définition nette, à des limites incontestables ? Chacun de ces aspects ne distingue-t-il pas le Jorat de l'un ou l'autre des pays voisins ? Du mont de Gourze et du Pèlerin, qui sont des monts à courbes de niveau serrées et parallèles, tandis que le Jorat ne connaît celles-ci qu'au flanc des ravins ; de Lavaux viticole, riche et peuplé de groupements compacts ; du Gros-de-Vaud, pays de cultures ; du pays fribourgeois de l'est qui n'a jamais constitué une barrière entre deux versants différents, un obstacle aux communications générales, un passage international ? Le Jorat est bien un « pays », individualisé par ses défauts surtout, une région naturelle aussi bien fermée qu'une vallée des Hautes-Alpes.

[1] Extrait du tome XX du *Bulletin* de la Société neuchâteloise de géographie, 1909-1910, pp. 115-116.

En saillie au lieu d'être en creux, il présente vis-à-vis des vallées alpines une inversion intéressante des faits géographiques : c'est au centre et non point à la périphérie que se trouvent les hautes altitudes, les basses températures, la végétation forestière ; c'est à la périphérie et non pas au centre que se pressent les cultures, la population, les marchés. Les vallées révèlent un groupement centripète ; le Jorat offre le spectacle d'une dispersion centrifuge. Cependant, ici comme là, la route passe par le milieu ; ici comme là, elle a créé des agglomérations, favorisé le centre aux dépens de la périphérie. Dans les vallées les influences du sol et celles de la route s'ajoutent ; au Jorat, elles s'opposent ; de là l'inachevé de la physionomie du Jorat.

* * *

Charles Biermann s'est préoccupé des problèmes que pose, à tous les degrés, l'enseignement de la géographie. De sa chaire universitaire, comme de son pupitre de maître au Collège, il en a pu connaître toutes les difficultés et il s'est appliqué à faire part de ses expériences dans plusieurs articles.

Les lignes qui suivent sont tirées d'un article paru dans le *Géographe suisse* de septembre 1931, sous le titre : « De l'insuffisance de la carte dans l'enseignement de la géographie » (pp. 125-126).

Après avoir montré que la carte est indispensable, l'auteur pense que l'image en est le correctif, plus encore que la description. (R. M.)

DE L'INSUFFISANCE DE LA CARTE DANS L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE

... Les cartes ne nous donnent que la répartition des faits géographiques, elles ne nous en donnent pas les aspects. Produits de l'exploration mathématique du globe, elles se taisent sur toutes les autres faces de la recherche géographique. Géographie veut dire description de la Terre ; les cartes ne nous fournissent pas les éléments de cette description. Il est, il est vrai, possible pour un lecteur exercé des cartes, d'en extraire beaucoup de renseignements par déduction, induction et par analogie avec des paysages connus. Mais il y a des limites à cette recherche, il y a des aspects qu'on ne peut imaginer à la suite d'un raisonnement ; il faut un autre instrument de travail.

Dessinées comme du haut des airs, les cartes ne nous montrent que le sol. Or un élément important du paysage, c'est le ciel. Là se passent tous les faits du climat ; tous ne sont pas sensibles à la vue, il y en a que nous connaissons autrement, par le contact sur la peau, par exemple. Les nuages, qui traduisent la combinaison de divers faits de température, d'humidité, de vent, suffisent pour varier considérablement les aspects de la nature. Ils s'interposent devant la lumière du soleil et affaiblissent les effets d'une basse latitude. Ils assombrissent encore davantage les ciels polaires. La neige agit en sens contraire, et éclaire les paysages du nord, et ceux d'hiver. La lumière, voilà ce qui différencie des contrées presque similaires de Finlande et de Provence, où des forêts de pins couronnent des rochers de granit rouge surgissant des eaux azurées.

Enfin si les cartes sont souvent coloriées, c'est de teintes conventionnelles... Elles ne cherchent pas à nous donner les couleurs véritables des paysages, les nuances fugitives des eaux, les couleurs plus ou moins éclatantes de la roche en place, les teintes de la terre des champs, brune, noire, grise, rouge, les ors des moissons, le cramoisi des esparcettes, le vert-bleu des trèfles, les blancs et les roses des arbres en fleurs, les bruns et les noirs des chalets des Alpes, les couleurs vives: rouge, bleu, blanc, vert, des maisons de bois du nord, des barrières des enclos, la brique rouge des maisons de villes ; ces bourgades qui empruntent leur tonalité à la roche dont elles sont construites, noires (Windermere), vertes (Keswick), rouges (Carlisle) dans le district anglais des lacs.

Nous contenterons-nous, là où la carte n'atteint pas, de la seule description littéraire ? Peu de voyageurs arrivent, par la plume, à nous donner l'impression exacte d'un paysage. Et si, sensibles à leur art, nous, adultes, concevons ce qu'ils ont voulu dépeindre, il n'est pas sûr que nos écoliers, dont le vocabulaire est bien pauvre, en soient capables. Voulons-nous transposer à leur intention ? Ne risquons-nous pas de déformer, nous qui ne les avons pas vus de nos yeux, les paysages à décrire ?

Nous ne pourrons pas nous passer de toute description, mais nous l'appuierons par un emploi systématique de l'image.

LE PROFESSEUR CHARLES BIERMANN, LAUSANNE ET LE CANTON DE VAUD

« Ayant fait venir Joseph, l'instituteur lui demande où est Besançon ; Joseph lui répond instantanément que Besançon est dans l'ensemble des choses qui comprend l'Univers, qui comprend le monde, qui comprend les quatre parties du monde, qui comprennent l'Europe, où se trouve Besançon »... Ces lignes malicieuses, tirées de Töpffer, illustrent on ne peut mieux, tout en la caricaturant, la méthode qui consiste à procéder du général au particulier. Le professeur Biermann l'a combattue avec énergie, convaincu qu'elle était impropre à l'exercice de la géographie.

Pour lui, rien d'authentique qui ne soit fondé sur le terrain. Ce qui compte ? Le terroir, l'eau, l'air... et les hommes qui, enracinés dans le sol, tentent de s'adapter au milieu et d'en tirer le meilleur parti. D'une honnêteté sans défaut dans l'observation des faits, accumulant les fiches et les schémas, il réprouvait toute généralisation hâtive, toute facilité, tout subterfuge destiné à escamoter les faits... mais il se méfiait tout autant des élans d'une sensibilité mal maîtrisée, comme il avait en horreur le goût de la sensation, de ce qu'il appelait du « mauvais journalisme » ou encore, de la « poésie ». Certes, disait Vinet, « il n'y a d'exact que la poésie », entendant par là que le poète seul est en mesure d'appréhender la vérité des choses. Mais hélas, les vrais poètes s'adonnent trop rarement à la géographie ! Pour Charles Biermann, la poésie ne pouvait être que l'enfant spontané d'une observation scrupuleuse ; on n'allait pas sans risque la laisser se mouvoir trop au-dessus du sol.

Est-ce pour cela que la campagne vaudoise correspondait si bien à ses préoccupations ? Campagne laborieuse et soucieuse, glèbe où s'impriment les pas des paysans et des vignerons, ciels alourdis de menaces, grandes forêts enveloppant de solitude les villages et les maisons foraines.

En revanche, il est frappant que Lausanne occupe si peu de place dans ses recherches. S'il a abordé le sujet, c'est le plus souvent pour réduire la capitale vaudoise à ce qu'elle représente en surface dans l'ensemble du pays : 40 kilomètres carrés sur 3211. Dans son *Canton de Vaud,* une dizaine de pages seulement concernent Lausanne sur les quelque trois cents de l'ouvrage, et le nom même de la ville ne figure pas dans la table des matières. Sa très intéressante étude sur Lausanne, parue dans le *Bulletin* de la Société neuchâteloise de géographie, porte principalement sur la nature des lieux, la situation, le site, mais les problèmes spécifiquement urbains le retiennent beaucoup moins.

En somme, le professeur Biermann semblerait suivre la pente de nombre de nos penseurs et hommes de lettres pour qui Lausanne mérite peu qu'on s'y attache. Tel livre de Ramuz sur le Pays de Vaud ne fait pas mention du chef-lieu, ou bien nos auteurs n'en parlent que du bout des lèvres et avec acrimonie, pour répéter à l'envi qu'elle « a mal tourné ». Une invincible nostalgie les attire vers les labours et les vignobles ; « la ville serait tellement plus belle si elle était bâtie à la campagne ! »... L'un d'entre eux ne va-t-il pas jusqu'à suggérer (bientôt le dernier arbre aura disparu...) que Lausanne, à l'occasion de l'Exposition nationale, se ferme à tout trafic motorisé et présente au monde étonné l'image unique, incomparable d'une cité délivrée, rendue à la douceur de vivre (?) du XVIIIe siècle ?

Cet état d'esprit est passablement répandu chez nous, mais nous ne pensons pas que les raisons de Charles Biermann furent les mêmes que celles de tant de nos intellectuels. Ce que ceux-ci désapprouvent fréquemment, c'est les bouleversements entraînés par la technique, le bruit, la poussière et l'agitation, le goût du gigantisme, la foule cosmopolite envahissant nos rues et nos places. Ils se bercent de l'illusion que tout devrait demeurer comme à l'époque où leur voix se faisait mieux entendre. Rien de moins naturel qu'une ville, c'est vrai... Elle oblitère le paysage, elle abrite des habitants anonymes, se livrant plus souvent qu'il ne conviendrait à des activités sans consistance. Oui, on ne peut parfois que souscrire aux avertissements de ces auteurs... Mais ils s'illusionnent aussi, et ces illusions deviennent des regrets, et ces regrets, négatifs, tournent à l'aigre. Charles Biermann ne raisonne pas de la même façon. Si scrupuleusement fidèle aux faits, il ne pouvait ignorer la présence de la ville et les signes précurseurs de la grande métamorphose qui s'esquisse dans notre canton campagnard. Simplement, les faits urbains l'accaparaient moins, car ils ne s'inscrivent pas dans le sol et dans les traditions aussi profondément que les activités rurales.

Il n'empêche que c'est à la vie urbaine que les peuples sont habitués à associer les valeurs les plus hautes, tant sur le plan matériel que spirituel... Pour citer un exemple, on aurait dû s'en rendre compte au moment de la fondation de notre Société de géographie. Le professeur Biermann avait insisté pour que l'appellation prévue : Société de géographie de Lausanne, soit remplacée par celle de Société vaudoise de géographie. Son opinion a prévalu. N'était-ce pas faire fi du rôle que doit tenir le chef-lieu, ville universitaire où se rassemblent le plus d'activités scientifiques et culturelles ? Mais les Lausannois eux-mêmes sont incertains de leurs responsabilités à l'égard du canton.

Que cela provienne de l'importance déterminante de nos campagnes dans les affaires politiques et économiques, ou bien de la carence de véritables traditions urbaines, nous ne savons. Mais à y regarder de plus près, ces deux hypothèses peuvent procéder de la même cause, qui est celle-ci : les occupants bernois d'autrefois ont jalousement évité que l'élite lausannoise assume ses responsabilités publiques, contrairement à ce que faisaient les patriciats de Genève, de Berne ou de Lucerne. Même après la libération de 1798, la ville est demeurée un peu comme un corps étranger au milieu du nouveau canton, et cela se traduit sur le plan qui nous concerne par le peu d'estime que nous portons en général aux problèmes de la vie citadine et de leurs rapports avec la géographie du pays vaudois.

De là au peu d'intérêt que l'on voue à la géographie urbaine (alors qu'on en a tant pour la petite histoire du terroir), il n'y a qu'un pas. C'est si vrai que c'est à peine si on a songé à confier à des géographes de formation le soin de collaborer à l'avenir de notre pays. Les plans d'aménagement mis en chantier font appel à des architectes, des sociologues, des urbanistes. Il a fallu attendre l'an dernier, enfin, pour que les autorités leur adjoignent « un » géographe, issu de l'Institut de géographie de notre Université.

Cependant Lausanne s'agrandit de façon plus ou moins désordonnée. De sa demeure du Mont, Charles Biermann voyait monter la marée des immeubles ; il assistait au développement d'une cité industrielle à Bellevaux ; il contemplait de son belvédère l'ample coulée des maisons vers le sud-ouest. De jour en jour, le spacieux carrefour Flon-Venoge s'urbanise : la gare de Lausanne-Triage à Denges, autoroutes, giratoires, industries de Bussigny, de Renens, de Chavannes, d'Ecublens envahissent des campagnes naguère paisibles. Une transformation complète se produit, que le professeur Biermann suivait avec attention et intelligence.

Et c'est là que nous retrouvons l'authentique géographe qu'il était. En dépit de sa prédilection pour les problèmes ruraux, il se

préoccupait de ces circonstances nouvelles avec une honnêteté et une ouverture d'esprit dignes de notre admiration.

L'un de ses ouvrages se termine par ces mots : « Lausanne est en quelque sorte double. Il y a un site défensif, ces collines tourmentées, cette côte où il a tant de peine à ajuster son aspect de grande ville ; il y a un carrefour de routes (triangle Flon-Venoge) qui est la raison d'être même de Lausanne. Cette ambiguité de site est sans aucun doute cause des hésitations, des tergiversations, des solutions de fortune qui marquent la politique de Lausanne. »

Cette conclusion est bien dans la manière du professeur Biermann. Elle rejoint cette pensée de Ramuz qui déclare, dans *Besoin de Grandeur* : « Il y a une réalité historique, il y a une réalité géographique ; les peuples ont toujours tenté de les faire coïncider. » Notre tâche n'est-elle pas dès lors bien définie qui consiste à faire coïncider cette réalité historique (le Lausanne romain et celui de la Cité) et cette réalité géographique (la ville du carrefour) ? Ou encore, unir plus étroitement les destinées de ce chef-lieu voulu par l'histoire et celles du pays géographique qui se creuse entre Alpes et Jura ?

E.-L. PAILLARD.

SOUVENIRS

Etudiant à la Faculté des lettres, je dus choisir un sujet de géographie humaine en vue de mon examen de licence. Je pensai à l'étude de la répartition de la population en Asie. Le sujet me séduisait : la concordance entre la densité démographique et la pluviosité est saisissante sur ce continent agricole et pastoral, à tel point que la carte de l'une pourrait être prise, au premier coup d'œil et avec un brin de distraction, pour la carte de l'autre. Bien entendu, un examen plus attentif révèle des discordances entre l'abondance des pluies et celle de la population — ainsi Bornéo très arrosé mais presque sans habitants ; mais ces discordances mêmes ajoutaient un attrait de plus à l'étude que je projetais.

Avant de fixer définitivement mon choix, j'allai consulter mon professeur de géographie.

— Je désire étudier, comme sujet de géographie humaine à la licence, la répartition de la population dans une région du globe.

— Avez-vous déjà pensé à un pays particulier ? me demanda M. Biermann.

Quelque chose me retint de dire la vérité. Peut-être le mot « pays » me fit-il paraître un peu téméraire le projet que je caressais.

— Euh... pas encore.

— Il ne faudrait pas choisir une région trop vaste. La Suisse, par exemple, ce serait déjà excessif... Vous êtes d'Echallens, n'est-ce pas ? Pourquoi n'étudieriez-vous pas la répartition de la population dans le Gros de Vaud ?

J'étais abasourdi. Je venais de recevoir une bonne leçon. Si les vastes synthèses sont la fin dernière de la géographie, les petites analyses en sont le commencement. Avant de construire l'édifice, il faut amasser des pierres et du ciment.

Je suivis le conseil de M. Biermann. Je me penchai sur des cartes topographiques, compulsai des annuaires, des statistiques et des bot-

tins. Je parcourus le Gros de Vaud à bicyclette, regardant, observant, causant avec les cantonniers et les paysans — tout cela, je dois le dire, au petit bonheur, passablement embarrassé par mon sujet. Je n'y voyais goutte. L'Asie m'eût mieux convenu que le plateau de Vuarrens ou le ravin de la Mentue. Puis le désordre des faits finit par s'ordonner en lois, et je découvris peu à peu que la forme des villages, leur espacement régulier ou irrégulier, leur chiffre de population, le nombre des hommes qui cultivent la terre et celui des hommes qui œuvrent dans les ateliers — et bien d'autres choses encore — tout cela obéit à des règles assez nettes, assez impérieuses, où parfois l'humeur d'un individu met quelque fantaisie. Expérience fructueuse, du moins pour moi. Car si la science géographique n'y gagna rien, je compris dès lors mieux ce qu'elle était.

* * *

Je le compris mieux encore lorsque, ma licence en poche, j'eus la chance de voir M. Biermann à l'œuvre dans la préparation de sa *Maison paysanne vaudoise*. Il me demanda de l'introduire dans un certain nombre de fermes où j'avais des parents, des amis ou des connaissances.

Je le vois encore. Après les présentations d'usage et quelques paroles de remerciement, il crayonnait le plan de situation de la maison principale et des annexes, pénétrait à la cuisine et dans les chambres, au fenil et à l'étable, notait la disposition des aîtres, mesurait avec la « chevillière », dont je tenais le bout, les dimensions des pièces, observait le revêtement des murs, la forme de la toiture, je ne sais quoi encore ; il prenait parfois quelques photos. Et la visite se terminait ordinairement devant une tasse de café ou de thé (car M. Biermann était abstinent), par une conversation sur les travaux et les jours. On quittait enfin la ferme sous les regards amicaux et un peu étonnés de la famille du paysan, qui semblait avoir quelque peine à comprendre qu'un savant professeur d'Université s'intéressât à des choses aussi humbles... La conversation se prolongeait entre M. Biermann et moi, sur le chemin qui nous menait vers une autre ferme. Et mon vénéré maître me surprenait chaque fois par l'étendue et la profondeur de son information, dans tout ce qui fait la vie de notre petit coin de pays.

C'est ainsi que je vis se construire, pierre à pierre, cet édifice harmonieux et solide qu'est la *Maison paysanne vaudoise*.

Henri REBEAUD.